

Lé bonbons

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **5 (1867)**

Heft 35

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179422>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

peu de gaieté, et profitant d'un moment où la pluie avait cessé, nous commençâmes à gravir la route du Marchairuz; elle est bonne, pas très rapide, mais longue, longue!... Lorsqu'on se croit au sommet, qu'on a même redescendu quelque peu, il se présente tout-à-coup une seconde côte à vos yeux consternés; mais enfin toute contrée que l'on ne connaît pas encore est intéressante à étudier; nous remarquâmes des pierres très singulièrement groupées, ressemblant à un troupeau de moutons couchés dans l'herbe; nous fîmes une petite collection de fleurs qui, en général, sont semblables à celles de la plaine, hors cependant quelques échantillons que nous cueillîmes avec empressement. Le Jura n'a pas, dans cette partie du moins, de flore qui lui soit bien particulière. Enfin nous atteignîmes l'asile du Marchairuz, et, là, nous commençâmes la descente réellement interminable qui conduit à Gimel; trois heures de route, mais embellies en certains endroits par la vue du lac et de ses beaux rivages. Cette pente du Jura diffère beaucoup de l'autre: du côté de la Vallée, de nombreux et beaux pâturages sont égayés par les châteaux et leurs habitants, tandis que la pente opposée est infiniment plus boisée et accidentée çà et là par des rochers assez considérables.

La fatigue se faisait décidément sentir lorsque nous arrivâmes à Gimel, qui semblait fuir devant nous; aussi nous entrâmes avec un vrai plaisir dans le bel hôtel de l'Union, qui ne serait déplacé dans aucune ville et où de nombreux pensionnaires vont passer l'été pour jouir de l'air frais et pur procuré par le voisinage de la montagne. Introduites dans une petite salle à manger, nous demandâmes un dîner dont nous éprouvions impérieusement le besoin, mais surtout et d'abord un liquide quelconque encore plus pressant. Une petite femme de chambre d'une drôle de tournure, aux airs prétentieux et qui cherchait, par tous les moyens, à étaler son importance, nous fit attendre fort longtemps et reparut enfin apportant... une nappe! hélas! nous aurions bien préféré une carafe et nous le dîmes, en ajoutant que le trajet du Brassus à Gimel était assez long pour donner une violente soif: « J'ignore où est le Brassus! ne connaissant nullement » la contrée, répondit l'aimable soubrette, mais ce que » je sais fort bien, c'est qu'il y a ici une énorme » quantité de mouches et que leur nombre a doublé » depuis la foire que nous eûmes avant-hier. » Bien. » bien, » lui dis-je, « il y en a partout, mais allez vite chercher du vin et de l'eau, s'il vous plaît. » Un notable moment plus tard, elle revint tenant... la moitié d'un pain et disant qu'elle était si occupée, devant mettre la table d'hôte et ayant la tête si fatiguée depuis la foire qui avait donné tant de tracassades deux jours auparavant. Enfin elle daigna nous donner des verres et le reste, puis elle commença à préparer méthodiquement le couvert en se plaignant que depuis cette malheureuse foire les assiettes n'avaient pu encore être choisies.

Pendant que nous dînions, je lui demandai à quelle distance Aubonne était de Gimel? Ah! madame, je n'en sais rien en vérité; nous avons eu la foire ces jours derniers, et je n'ai pas eu le temps de m'inquiéter de

ces sortes de choses! Bon! un moment après, je hasardai cette autre question: « pourriez-vous me dire l'heure » qu'il est, ma montre s'est arrêtée. » Impossible de vous satisfaire, depuis avant-hier que nous eûmes une très grosse foire, je n'ai pu encore savoir où j'en suis, mais j'irai m'informer. Heureusement elle sortit en disant cela, car nous ne pouvions plus retenir un fou rire qui éclata d'autant plus violent qu'il avait dû être comprimé. Il ne pouvait plus s'arrêter, et la dame de l'hôtel vint s'informer de ce qui nous arrivait; je le lui dis en deux mots et nous reprîmes notre route. Un poteau indicateur placé au bas du beau village de Gimel et montrant d'un côté *Aubonne*, de l'autre *Rolle*, nous décida subitement pour ce dernier endroit, et projetant aussitôt d'utiliser le bateau de quatre heures, si nous pouvions arriver à temps, nous allongâmes le pas, au point de courir presque et nous eûmes la chance de nous rencontrer au port de Rolle presque en même temps que *l'Helvétie* qui nous transporta à Ouchy. De là, clopin clopant, nous montâmes à Lausanne prendre une glace qui nous fit grand bien, et, enfin, le chemin de fer nous ramena à C., d'où nous étions parties. Maintenant, un petit conseil aux lecteurs: s'il en est parmi eux aimant le tumulte des foires, qu'ils aillent donc jouir une fois de celle de Gimel, afin d'en donner un compte-rendu qui permette de se faire une idée des causes produisant une pareille perturbation dans les cerveaux féminins!

S.

Lé bonbons.

Ma fâi ya dza grand teimps. Monsu R..., lo menistré étâi on tot brav'hommo qu'àmavé bin lé bonbons, kâ l'ein avâi adé dein sé catsettés dé gardabit po croustelhi quand fasâi lo tor dé sa perrotse. Lé dzeins l'amavont gaillâ et l'invitâvont adé quand iavâi on petit soupâ; ye fasont veni po lo regalâ dâi bonbons obin fabriquavont dâi brisselets, et lo menistré profitâvé d'on bon momeint po fère sa provegeon à catson et à bon martsi.

On dzo qu'on municipau avâi batsi, Monsu R... fut invitâ po mareindenâ la veilla, on avâi preparâ dâi bin bounés tsouzés et on mette dévânt li lo plliat dé bonbons. Lo menistré étâi chetâ à coté d'ad municipau, et vis à vis l'âi iavâi dou farceu que s'étiot balli lo mot po fère onna farça. Quand tot lo mondo fut ein train de medzi, ion dé s'thao dou farceu preind lé motsettés, kâ dein cé teimps on n'étâi pas tant orgolliaô po la lumière et su la trâbllia n'iavai rein q'na tsandâla dé cliâo dé chix à la livra; ye preind don lé motsettés et coudese bin fère atteichon, mâ vouâique la tsandâla détieinte (cé bougro que l'avâi fé per espret). Lo menistré sé peinsa tot d'on coup: vouâitsé lo momeint!... et ye poâisé dein lo plliat dé bonbons ein atteideit qu'on n'aussé ralluma, et, dévenâ-vâi? Tandique l'étiot à novion, l'autro dé cliâo farceu avâi vito tsandzi dé plliace lo plliat dé bonbons, et l'avâi met dévânt monsu R... on saladié tot pllien dé cranma foitâie et lo pourro menistré qu'avâi cru attrapâ on eimbotâ de pélerinés, pllianta la man dein la cranma, et l'étâi ein-train dé sé panâ quand on ralluma. L'étâi pardié bein

mô à s'n'èse, kâ s'n'anglaise, et son pantalon étions tot eimbroulâ et la nappa, dévant li étâi assebin tot eimbardouffaie.

Ma fai, vo peinsa bin qu'après n'a pareille afféré, les z'ons risiront dé bon tieu, et que d'ai z'autro dju-ravont ein dedein. Tot parâi nion n'eut l'air dé sé fatsi, et on décida que tsacon devesâi ein tsanta iena. Monsu R... ein tsanta onna tota galèze et malheureusemeint ne mé rassovigno rein qué d'on coupliet que vouâitsé :

Je chanterais beaucoup mieux si
Le temps n'était pas si humide
Je dois vous avouer aussi
Que parfois je suis fort timide
Cependant si vous jugez que
J'ai mérité votre suffrage,
Je vous supplie à l'instant de
N'en pas demander davantage.

Et lo resto dao soupa sé passa on ne pào mi.

C. C. DÉNÉRÉAZ.

Mon ami Fretillard.

Bluette littéraire.

II.

La pressuration de ce nouveau coin glissé dans les rangs rendait la place intenable sur la banquette. Fretillard, à moitié aplati, se leva et dit :

— Madame, je serai galant pour monsieur. Prenez ma place. Je me tiendrai debout.

Je regardai en riant Fretillard, et lui dit :

— Bravo, bravo, mon cher, on gagne toujours quelque chose avec les femmes qui aiment la galanterie.

— Vingt centimes, messieurs, répéta la voix glapissante du conducteur.

Quand la recette fut terminée, je remarquai que le petit monsieur à cheveux blancs se tenait le nez en jetant des regards obliques sur son voisin de droite, gros campagnard à la blouse crasseuse, sans doute poussé à bout de patience par quelque chose qui l'incommodait, il se mit à interpeller le conducteur d'une voix nasillarde, et lui dit :

— Conducteur, vraiment vous recevez trop toute sorte de monde dans votre voiture. C'est très désagréable.

— Ah ! dame, monsieur, répondit l'interpellé, ma voiture est un *omnibus*. Monsieur connaît probablement le latin ?

— Je ne vous parle pas en latin, mais en bon français. Je le répète, c'est très désagréable ! on sent le beurre rance, le vieux fromage et

— Que voulez-vous que j'y fasse ? chaque fleur a son odeur.

Le paysan regarda le vieillard et répliqua :

— On a l'odeur de son métier, monsieur. On n'est pas rentier, et quand nos habits sentent le musc, notre bourse ne sent pas bon.

— D'accord, fit le plaignant. Mais, conducteur, je le répète, et je vous l'ai dit vingt fois. L'administration devrait faire établir des voitures à compartiments de premières et de secondes places, pour les personnes qui aiment être à l'abri d'une atmosphère infecte.

On se regarda dans le vagon en souriant, lorsque le conducteur répliqua :

— Monsieur, j'ai fait part de votre réclamation à l'administration, elle attend que l'arche de Noé revienne à la mode pour y loger bêtes et gens.

— Il n'y a pas besoin de l'arche de Noé pour faire une innovation utile, fit le petit monsieur. Voilà toujours comment on accueille les idées de progrès.

Une dame, bonne bourgeoise un peu sur le retour et en bonnet rond, intercalla :

— Monsieur est bien difficile. Moi, je trouve très commode de

pouvoir me faire traîner en voiture pour mes quatre sous, comme le dernier des millionnaires.

— Sans compartiments, fit un nouveau plaisant.

— Oui, sans compartiments. Rien n'est plus beau que le monde.

— Moi, fit un des voyageurs ayant l'esprit disposé à faire une monture, j'aime tout ce qui est à compartiments. C'est bon genre, d'ailleurs, on imite la nature, nous ne sommes que des compartiments à deux pattes avec cerveau à compartiments, comme l'a très-bien démontré Gall, dans ses études sur la phrénologie.

— Monsieur, ne parlez pas de gale, fit un nouveau interlocuteur, je sors de l'avoir, et je sens d'abord un frisson par le corps, au nom de cette terrible maladie.

— *Distinguo*, fit le précédent démonstrateur, *distinguo* comme disait Molière, entre Gall le phrénologiste et la gale, maladie de la peau, produite par un animacule du nom *acarus*, il y a

Il fut interrompu par la jolie bonne accorte qui dit d'un ton colère à son élégant voisin, le monsieur poursuivant une belle.

— Tenez-vous donc tranquille, monsieur. Voici demie heure que vous m'écrasez le pied avec votre botte. C'est stupide.

Tous les regards se fixèrent sur le malavisé qui, devenant rouge comme la crête d'un coq, balbutia :

— Pardon, Mademoiselle, je croyais rouler le paillason.

— Je ne le crois pas, monsieur, fit sèchement la bonne, vos genoux exécutent le manège de vos pieds.

Chacun se poussa le coude, comme pour se communiquer télégraphiquement la même pensée. Mon ami Fretillard me jeta un coup d'œil farceur en fredonnant :

Oh ! quel effroi !

Avec le pied on est coupable . . .

Ah ! cœurs sensibles, plaignez-moi !

La figure du petit vieillard devint radieuse ; il se frotta les mains et dit, dès que le premier mouvement de surprise fut passé :

— Vous le voyez bien, messieurs. N'avais-je pas raison. On y viendra aux compartiments dans l'intérêt des convenances sociales. On rit d'abord d'une idée qui paraît saugrenue, puis l'expérience prouve l'utilité de son application.

Nous arrivions à destination. Chacun sortit de la voiture, les uns se dispersant à droite, les autres à gauche. Fretillard reprit sa place sous mon parapluie, car la pluie tombait aussi forte qu'à notre entrée en tramway. Nous enfilâmes un petit chemin isolé se perdant dans la campagne, son adorable veuve demeurant dans un site solitaire, loin de l'agglomération villageoise du bourg. Nous avions vingt minutes à parcourir entre deux haies pour nous rendre chez elle.

Pendant la route, Fretillard me dit, en revenant toujours à ses idées de bonheur avec sa veuve :

— Tu vas voir comme elle va nous recevoir, comme elle a de doux sourires, d'adorables paroles (style d'amoureux). Je veux te présenter à elle, et pour te faire confidence des secrètes pensées de mon cœur, j'ai l'intention de lui exposer devant toi mes projets de future union. Tu seras enchanté de son accueil, et, ce qui m'est le plus sensible, c'est que toi, mon ami d'enfance, tu seras le fortuné témoin de mon bonheur.

Je me mis à sourire, car la pluie se mêlait de giboulées et de grêlons. Je hasardai :

— Nous allons arriver en invités transis et rincés comme des rats d'eau. Nous faisons ici une partie de l'épisode de la retraite de Moscou.

— Non pas, non pas, fit-il, nous trouverons chez elle bon vin, bon accueil et bon feu. Tu verras. Ce ne sera pas le passage de la Bérésina.

(La fin prochainement.)

MÉRIL CATALAN.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.